

# Le travail au Moyen Age [J. Heers]

Autor(en): **Le Goff, Jacques**

Objektyp: **BookReview**

Zeitschrift: **Schweizerische Zeitschrift für Geschichte = Revue suisse d'histoire = Rivista storica svizzera**

Band (Jahr): **16 (1966)**

Heft 2

PDF erstellt am: **30.06.2024**

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Annexes il traite successivement des Saints évêques, par conséquent de l'église et de l'arianisme, de l'anthropologie, de l'ethnographie, de l'anthroponymie, de la toponymie, de l'onomastique, de l'archéologie et de l'art chez les Burgondes. Bien entendu son livre n'épuise pas ces sujets difficiles et n'est pas une encyclopédie burgonde, ce qui l'aurait entraîné à des développements exagérés. Il n'en demeure pas moins un guide fort appréciable dans des domaines où les recherches continuent. M. Guichard se montre prudent pour l'attribution, aux diverses peuplades, du mobilier des sépultures, ce qui lui permet d'attribuer pas mal de ces sépultures aux Burgondes. Il connaît sur ce sujet les grands travaux des maîtres, ceux d'Edouard Salin, de l'abbé Chaume, pour nos régions, ceux de nos collègues Marc Sauter et Pierre Bouffard. Cependant, il aurait trouvé profit en consultant le fascicule IV, 1963, de la *Revue Suisse d'Histoire*. C'est là qu'il aurait trouvé l'exposé critique de Marcel Beck sur l'histoire des Burgondes, les recherches archéologiques de R. Mossbrugger et l'étude linguistique de Stefan Sonderegger. Il donne (p. 248, note 1) comme étendue à la Sapaudia celle du pagus Genevensis, du pagus Equetris et du pagus Vallensis, alors que le problème de Ebrodunum Sapaudiae, ce qui reste très important, subsiste, allant dans ce cas jusqu'à Yverdon au nord du Pays de Vaud.

Bien d'autres questions pourraient encore se poser, notamment grâce à la lecture et aux suggestions de M. René Guichard, ce qui démontre le grand intérêt de son Essai.

Genève

Paul E. Martin

J. HEERS, *Le travail au Moyen Age*. Paris, P.U.F., 1965. In-16, 125 p. (Coll. *Que sais-je?*, n° 1186).

M. Jacques Heers, auteur d'une excellente thèse sur *Gênes au XV<sup>e</sup> siècle*, parue en 1961, vient de publier dans la collection «Que sais-je?» un petit livre sur *Le travail au Moyen Age* qui déçoit rapidement et bientôt étonne par le manque d'information et de réflexion avec lequel il semble avoir été rédigé.

Dans son introduction, l'auteur attaque vertement les historiens des économies et des sociétés pour qui «tout progrès humain est lié forcément à l'amélioration de quelques techniques fondamentales». Marc Bloch, pour ne citer que lui, a accordé suffisamment d'attention à l'importance des progrès techniques dans l'histoire agraire pour que M. Heers, qui ne le nomme pas, ne se contente pas de quelques condamnations tranchantes. La tête de turc de l'auteur est le malheureux Commandant Lefebvre des Noëttes, dont la thèse sur l'attelage «moderne», n'est plus, selon M. Heers, «citée que pour mémoire». Sans doute cette thèse a été, depuis 1931, fortement corrigée, mais elle a eu au moins le mérite d'attirer l'attention sur des questions qui demeurent essentielles dans la problématique de tout médiéviste et qui assurent à Lefebvre des Noëttes, dans l'historiographie médiévale, autre

chose que le mépris sans nuance de M. Heers. Pourquoi celui-ci, après avoir réglé sommairement son compte à l'attelage moderne et à son historien, ne fait-il pas au moins allusion aux travaux et débats très actuels des médiévistes qui se préoccupent sérieusement de définir le rôle de la charrue dissymétrique<sup>1</sup> ou de l'assolement triennal dans le démarrage de l'économie agraire de l'Occident médiéval? Fallait-il aussi passer sous silence le livre, qui a fait quelque bruit, de Lynn White Jr, *Medieval Technology and Social Change*, qui vient de reprendre en 1962 la thèse «technologique» avec une ampleur accrue? Sans doute d'éminents médiévistes, comme R. Hilton dans *Past and Present*, ont-ils vigoureusement combattu le point de vue de Lynn White. Mais ils ont cru devoir réfuter une thèse que M. Heers déclare morte et un livre qu'il se contente d'ignorer. Mais, commence-t-on à se demander, quand M. Heers ignore, est-ce de propos délibéré ou par manque d'information?

Dans cette même introduction fracassante, M. Heers déclare que «c'est plutôt en fonction des structures sociales, des relations d'homme à homme, de l'organisation et des entreprises qu'il convient d'envisager une histoire du travail au Moyen Age». On ne saurait trop applaudir à cette conception large mais décidée à aller en profondeur, encore qu'elle ne soit pas exclusive forcément d'une attention suffisante à l'évolution des techniques.

Malheureusement, dès les premières pages de l'étude proprement dite, on s'aperçoit que M. Heers manie les concepts et le vocabulaire destinés à définir ces structures, ces relations, cette organisation avec une maladresse qui enlève toute assise sérieuse à son petit livre. Car du «cadre seigneurial» esquissé au chapitre I on passe brusquement au chapitre II au cadre «bourgeois» ou «capitaliste». Sans doute dans l'historiographie le préfixe *pré* a pris des sens divers qui oscillent entre la désignation d'une simple antériorité chronologique (c'est en général le sens de l'adjectif *préindustriel*) et la définition d'une première phase, d'un engagement dans une étape ultérieure (c'est l'acception la plus souvent de l'adjectif *précapitaliste*). Or on peut discuter, et les historiens ne s'en privent pas, du caractère précapitaliste de l'économie du Bas Moyen Age. Mais, même pour les XIV<sup>e</sup> et XV<sup>e</sup> siècles, qui soutiendrait que l'on soit dans un cadre «capitaliste»? C'est que l'auteur, et cette tendance vicie encore plus profondément son étude, s'est laissé emporter par ce qui lui est le plus familier, c'est-à-dire par l'économie méditerranéenne, et plus particulièrement par ses aspects commerciaux et bancaires. Ainsi, non seulement, M. Heers déforme dangereusement les caractères essentiels du cadre économique et social dans lequel s'est déroulé le travail au Moyen Age, mais il ne se demande même pas s'il traite bien du travail. Car ces marchands, ce n'est pas seulement l'historien moderne qui peut se demander s'ils font bien partie du monde du travail, ce sont les gens du Moyen Age eux-mêmes qui se sont interrogés à leur sujet. Et c'est précisé-

<sup>1</sup> Ce problème est sans doute abordé, p. 18—20, mais l'auteur reste prisonnier de sa prise de position hypercritique à l'égard du rôle des progrès techniques.

ment en mettant en valeur certains aspects de leurs occupations qui pouvaient être assimilés à du travail, à du labeur (et, à ce propos, le problème travail-fatigue-peine n'aurait-il pas dû être abordé?) que les gens du Moyen Age, des théologiens au vulgaire, ont accordé droit de cité, spirituellement, aux marchands. Mais on touche ici à une autre lacune du livre: sur les attitudes à l'égard du travail, sur les facteurs psychologiques et idéologiques auxquels les sociologues du travail accordent aujourd'hui tant d'importance, rien, ou plutôt deux pages dérisoires (pp. 101—103) qui passent à côté du sujet. Rien sur les grands débats autour du travail manuel dans la société monastique, sur les conflits et la réglementation concernant les mendiants ou les oisifs au XIII<sup>e</sup> siècle, au XIV<sup>e</sup>, après la saignée démographique de la Peste Noire rendant catastrophique la récession démographique. Démographie, main-d'œuvre, «cadres» plus réels pour le travail que le cadre «capitaliste»... Ne s'étant pas demandé, avec les gens du Moyen Age, si les marchands et les «donneurs d'ouvrage» étaient des travailleurs, M. Heers, qui s'intéresse à eux, ne s'est pas non plus demandé si les universitaires, auxquels il ne s'intéresse pas (ceux du Moyen Age, bien entendu), n'avaient pas été des travailleurs. Et pourtant les travaux de Gaines Post, par exemple, l'auraient aiguillé vers la considération du «métier» universitaire. Une même évolution sociale, une même réflexion sur la légitimité de la rémunération de certains types nouveaux de travail a pourtant conduit les hommes du Moyen Age, du XIII<sup>e</sup> siècle notamment, à se poser le problème du travail commercial et du travail intellectuel.

Ainsi, pour n'avoir pas réfléchi à ce qu'on pouvait et devait appeler travail, pour n'avoir pas défini ce mot, qui nous semble banal, mais pour lequel les gens du Moyen Age n'avaient qu'un vocabulaire bien vague et que les économistes actuels, quelles que soient les écoles auxquelles ils appartiennent, ne parviennent que difficilement à définir, M. Heers a multiplié dans son petit ouvrage les déséquilibres et les faux pas. Sans doute ne pouvait-il, en 125 pages, parler de tout. Mais comment expliquer la lacune concernant tous les travailleurs du bâtiment (seul le «bâtitseur de cathédrales» a droit à un paragraphe frivole), alors qu'il s'agit du métier ou plutôt de l'ensemble de métiers qui a employé le plus de bras, du secteur qui, avec l'agriculture, a donné son essor à l'économie médiévale, du domaine du travail où nous sommes le mieux renseignés sur l'évolution des salaires, du monde laborieux sur lequel existe un des meilleurs livres, *The Medieval Mason*, de D. Knoop et G. P. Jones, publié à Manchester en 1933?

Inversement, s'il était justifié de faire allusion à des domaines marginaux du travail, pourquoi ces développements sur la transhumance, sur les confréries dont les rapports avec le monde du travail sont bien obscurs, et cette place démesurée accordée aux industries textiles?

Le quatrième et dernier chapitre (20 pages) est consacré au travail «hors d'Europe occidentale», l'Inde, la Chine ancienne, le monde byzantin, les pays musulmans. La querelle qu'on pourrait ici chercher à M. Heers est

douteuse. D'abord l'intention est bonne, l'éclairage par ces références majeures peut mieux situer le travail dans l'Occident médiéval. Dans ces conditions on ne pourrait reprocher le caractère forcément très schématique de ces paragraphes. Enfin, l'exemple vient de haut, un Marc Bloch, et parmi nous un Robert Boutruche nous ont appris à traiter l'histoire de l'Occident médiéval dans un cadre largement comparatif. Mais quand on ne dispose que de vingt pages pour les civilisations dont il est ici question, est-ce raisonnable ? Souligner ici ou là une ressemblance ou une opposition à propos d'un problème général ou d'un aspect caractéristique ne serait-il pas plus profitable que cet abandon à la mode comparatiste, et de la place n'en serait-elle pas gagnée pour poser et approfondir les définitions, la problématique que réclame un si vaste sujet à traiter en un si petit espace ?

Il reste que la bibliographie de M. Heers, sur laquelle on débouche enfin, déconcerte. Certes, que citer en une page, une trentaine de titres ? Il faut choisir et les choix de tout auteur seront contestés dans une telle situation incommode. Mais puisque M. Heers cite des ouvrages en langue étrangère, des articles et au moins un ouvrage ancien, les excellents *Documents relatifs à l'histoire de l'industrie et du commerce en France* publiés par G. Fagniez en 1900, on peut s'étonner de certaines absences, en dehors de celles des ouvrages cités plus haut. Étonnement légitime quand on voit figurer dans cette bibliographie sommaire des travaux, excellents sans doute, mais de mince utilité pour le sujet traité. Pourquoi citer le volume des P.U.F. sur *La Science antique et médiévale* et non, chez le même éditeur l'ouvrage similaire consacré à la technique et qui, s'il est moins riche que l'*History of Technology* de Ch. Singer cité, est plus clair, mieux charpenté, beaucoup plus utile à un lecteur non spécialisé ? Si l'on a trouvé trop ancien le livre en partie périmé, mais toujours utile, de P. Boissonnade, *Le travail dans l'Europe chrétienne au Moyen Age*, 1921, pourquoi ne pas citer les honnêtes vues d'ensemble de G. Lefranc, *Histoire du travail et des travailleurs*, 1957, et de P. Jaccard, *Histoire sociale du travail de l'antiquité à nos jours*, 1960 ? Sur les corporations, l'ouvrage fondamental demeure : G. Mickwitz, *Die Kartellfunktion der Zünfte und ihre Bedeutung bei Entstehung des Zunftwesens*, 1936. Les travailleurs sont au premier plan dans les importants articles de M. David, *Les « laboratoires » du renouveau économique du XII<sup>e</sup> à la fin du XIV<sup>e</sup> siècle*, in *Revue Historique de Droit français et étranger*, 1959. Sur les attitudes médiévales à l'égard du travail, si on négligeait l'essai trop peu connu mais lumineux d'A. Tilgher, *Homo Faber. Storia del concetto di lavoro nella Civiltà occidentale*, 2<sup>e</sup> édit., Rome, 1943, pourquoi ne pas citer la belle mise au point d'un des meilleurs connaisseurs de ces marchands italiens chers à M. Heers, A. Saponi, *Il pensiero sul lavoro attraverso ai secoli* in *Rivista del diritto commerciale*, 1946, et surtout le numéro spécial du *Journal de Psychologie* de 1948, consacré à l'idée de travail avec une intéressante étude du chanoine E. Delaruelle sur le travail dans les règles monastiques du Haut Moyen Age et une des meilleures pages de M. Bloch sur les moines et le travail manuel ? M. Heers, qui s'étend

longuement, trop longuement, sur la vie religieuse des confréries, leurs cérémonies et leurs jeux, aurait-il rejeté les attitudes mentales à l'égard du travail de son sujet? Enfin, puisque l'ouvrage s'achève sur une évocation de l'esclavage médiéval (curieuse conclusion au demeurant...), il fallait citer Ch. Verlinden, *L'esclavage en Europe médiévale. I. Péninsule ibérique. France, 1955.*

On s'étonnera peut-être de voir critiquer si longuement et si vivement une défaillance, en un ouvrage mineur, d'un auteur qui a prouvé par ailleurs son intelligence, son savoir, son savoir-faire et qui, même dans ce livre raté, a écrit quelques pages ici et là excellentes. Mais les ouvrages de vulgarisation destinés à un public incapable le plus souvent de faire les mises au point nécessaires, requièrent d'autant plus les soins de l'auteur. Ni M. Heers lui-même, ni la collection, ni les lecteurs ne méritaient cet avorton.

Paris

Jacques Le Goff

RAYMOND DE ROOVER, *The Rise and Decline of the Medici Bank, 1397—1494.* Cambridge (Mass.), Harvard University Press, 1963. 8°, XVII + 500 S., ill. (Harvard Studies in Business History, XXI).

Dieses hier mit großer Verspätung angezeigte Werk ist die umfassende und zweifellos für lange Zeit endgültige Darstellung des berühmtesten europäischen Bankhauses der Renaissance, dessen Aufbau und Operationen hier mit jener technischen und begrifflichen Klarheit, Präzision und Verständlichkeit auch für Nichtmediävisten analysiert werden, wie sie die für Wirtschafts- und Finanzleute ebenso wie für Historiker bestimmten «Geschäftsgeschichten» der Harvard-Schule zur Regel erhoben haben. Schon die Tatsache, daß damit erstmals eine Monographie über ein nicht der Neuzeit und nicht der angelsächsischen Welt zugehöriges Unternehmen in diesem Rahmen erscheint, kennzeichnet ihre Außergewöhnlichkeit. Zugleich ist in diese vorbildliche Einzeldarstellung der ganze Ertrag jener bahnbrechenden grundsätzlichen Arbeiten eingegangen, mit denen de Roover seit über zwei Jahrzehnten unsere Kenntnis des spätmittelalterlichen Bankwesens, wie es auf dem europäischen Kontinent in den Grundzügen noch bis ans Ende des Ancien régime weiter geübt wurde, recht eigentlich neu fundiert hat. Ebenso eindrucklich wie die Fülle neuer Quellen, die Raymond und Florence de Roover während fünfzehn Jahren in den Florentiner Archiven erschlossen und erarbeitet haben, beginnend mit den 1950 entdeckten *libri segreti* von 1397—1451, ist die theoretische und terminologische Durchdringung der sozialen und juristischen — auch kirchenrechtlichen und dogmatischen! — Voraussetzungen und der daraus entspringenden technischen und organisatorischen Eigenarten des Bankgeschäfts im «vorkapitalistischen» Europa, deren völlige und zunächst verwirrende Verschiedenheit von jenen der Neuzeit die ältere Bankgeschichte bis vor kurzem zu einem Buch mit sieben Siegeln gemacht hatten, vor allem in bezug auf die zentrale Bedeutung und Funktion des Wechselgeschäfts, die überhaupt erst im Zusammenhang mit dem kanonischen Zinsverbot sachlich begriffen werden können. Daß diese